

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 3

Artikel: Le boulet
Autor: Moléri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, par contre, comme tout est compensé dans la vie où les regrets surpassent les plaisirs, que d'inconvénients ne rencontre pas un nez délicat dans certaines circonstances trop peu rares pour notre malheur !!...

Mais la cuisinière entre dans ma chambre et avec elle le parfum d'un rôti. C'est un canard aux oignons; le canard est un bon mets lorsqu'on a des dents et de l'appétit, mais..... hélas!

Corsier 1878.

**On veladzo iô vaut mî paidrè sa fenna
què sa vatze.**

Djan Tintèbin que restavé dâo coté dâo Forâtai, avâi débagadzi po s'allâ teni quasu à l'autro bet dâo canton, iô l'est que l'avâi amoudiâ oquiè, et iô cein allavè bin d'â premi; mâ ein après, lè guignons s'ein mécliron et lo pourro Tintèbin eut ma fâi bin lè sinnès. L'avâi on bovaïron po allâ ein tsamp tandî l'âoton, mâ cé crapaud amavè mî corrè decé, delé, què dè gardâ lè bêtès. L'avâi lo diablio po fèrè dâo fû; sè tegnâi on brequiet, onna pierra et dâo tserpi et ti le dzo portavè avouè li on part d'étallès, onna pognâ dè tsenevouet et cauquiès z'allumettès suprâiès, dè cliâo grantès dzaunès, po allumâ, et on iadzo su lo præ, laissivè sè vatsès po allâ queri onna grougne cé, onna brantse lé, âo bin po allâ dâi z'hâorès dè teimps accouilli dâi pierrès po tatsi dè déguelhî onna crouie boutsena tota berboula, qu'étâi restâie âo fin coutset d'on pomâit sauvadzo, et tandi cé teimps, lè z'âomailès fason. dâi z'es-campettès sein tsoûi lè tsamps dè fromeint.

On dzo que l'étiot à n'on præ dza tot rondzi, iô y'avâi præ virès à fèrè, du que d'on coté y'avâi dâo trêfle et dè l'autro dâi z'abondancès, lo bovaïron que s'amusavè à cordellâ dâi z'échafiâirès po s'n'écourdjâ, laissâ sè vatsès allâ su lè vesins, que ma fâi y'ein eut iena, 'na balla motâila, qu'étâi âo trêfle, que gonellia. Lo bovaïron, qu'étâi tot mârè solet pè cliâ fin, lâi restâ tant qu'âo né et quand vollie s'ein veni, la vatse étâi crévâie. Faille fèrè veni l'écortchâo, et l'incrottiron la bête. — Lè dzeins desiron : la vatsè à Tintèbin est crévâie, et tot fe fini.

Coumeint on guignon ne vint jamé solet, la fenna à Tintèbin, que trainavè dza on pou, dut sè mettrè âo lhi et verâ lè ge cauquiès teimps après, que cein désolâ bounadrâi son pourr'hommo; mâ coumeint l'étâi on galé luron et que n'étâi pas on bedan, lè gaupès lo reluquâvon, et quand l'allavè âo coumon, à la fretéri et iô que sâi, lè pèrés et lè frârés dè cliâo donzallès lo consolâvon et lâi fason : po iena dè perdiâ, cinquanta dè retrovâiès et tatsivon dè l'appedzenâ po lâi fèrè fèrè on bet d'accordâiron; l'est porquiet l'autro dzo, que ion dè sè vilho vesins que l'avâi pas revu du què l'avâi tsandzi dè veladzo, lo reincontrè et lâi demandè se sè pliè et se lè dzeins sont dâi bounès dzeins, Tintèbin lâi fâ : Vâi-tou, l'est on pâyî iô faut mî paidrè sa fenna què sa vatse, kâ s'on lâi pai onna vatsè nion ne vo

dit on mot; mâ s'on-pai sa fenna, l'ein ont ti iena dè presta à vo bailli.

LE BOULET

Un voyageur cheminait lentement sur la route qui conduit de Nantes à Clisson. Arrivé à quelque distance de Palais, où naquit Abailard, il s'arrêta et s'assit sur un tronc d'arbre renversé.

Le soleil venait de se lever, un beau soleil des derniers jours d'été. L'air était pur; les oiseaux chantaient dans l'épais feuillage des grands arbres qui bordaient la route; le paysage, galement éclairé, semblait inviter aux pensées de bonheur et de joie; mais le voyageur était sans doute peu sensible à l'invitation, car sa physionomie, assez calme d'abord, s'assombrit peu à peu et trahit bientôt les souffrances d'une lutte intérieure.

C'était un homme d'une trentaine d'années, misérablement vêtu d'habits dont le délabrement laissait pourtant deviner encore que l'étoffe avait été fine et la coupe élégante. Son chapeau râpé attestait un trop long usage de la brosse, et sa chaussure, au grand dommage de ses pieds endoloris, offrait de larges entrées à la terre et aux cailloux du chemin. Il tenait d'une main un bâton de cornouiller qui lui servait d'appui, et portait de l'autre, en guise de valise, un petit sac de toile, peu gonflé, où était enfermé tout son bagage.

Quant aux traits de son visage, ils ne manquaient point, à les examiner de près, d'un certain cachet de beauté et de distinction. Mais, soit qu'ils fussent altérés par le chagrin et la misère, soit que le vice et la débauche les eussent usés avant le temps, ils étaient hâves et tirés. On pouvait aisément reconnaître, aux rides prématurées de son front, à l'expression tour à tour animée ou presque éteinte de son regard, aux fréquents frémissements de ses lèvres blêmes, qu'il n'était pas moins ravagé au moral qu'au physique.

De temps à autre, il laissait échapper à haute voix quelque phrase où se révélait sa pensée, comme cela arrive souvent aux personnes qui sont sous l'influence d'une vive préoccupation.

— Dois-je poursuivre ma route?... ne ferais-je pas mieux de retourner en arrière?... Plus j'avance et plus je deviens indécis. Comment va-t-on me recevoir?... « Ton père n'a peut-être plus que quelques jours à vivre; viens implorer ton pardon... » Voilà ce que mon oncle a répondu à ma lettre. Mon père est bon, il ne l'a été que trop pour moi, mais j'ai lassé sa bonté, et il m'a frappé de sa malédiction... Qui sait si ma vue, au lieu de l'adoucir, ne redoublera pas sa juste colère, si, au lit de mort, il ne me foudroiera pas d'une seconde malédiction plus terrible que la première? Et Marguerite, cet ange que j'ai si cruellement offensé, pourrai-je affronter son regard? Consentira-t-elle à me laisser embrasser notre enfant?... Ah! malheureux, oseras-tu jamais, souillé par six années d'une honteuse existence, te présenter dans une maison où tout respire la vertu, et réclamer ta part dans les affections d'une famille que tu as déshonorée?

Notre voyageur, la tête plongée dans ses deux mains, les coudes appuyés sur ses genoux, resta longtemps immobile, absorbé dans une profonde et douloureuse rêverie.

La route était déserte: ce n'était pas encore l'heure où commencent les travaux de l'ouvrier des champs. Un individu déboucha tout à coup d'un chemin de traverse; il était aussi misérablement vêtu que le voyageur dont il vient d'être question, mais tandis que la physionomie de celui-ci, plutôt triste que menaçante, pouvait inspirer quelque pitié, il y avait dans les traits rudes et sauvages du nouveau venu une singulière expression de bassesse et de férocité. Les dimensions du gourdin avec lequel il faisait par instant le moulinet, comme pour se donner un air martial et crâne, accusaient moins un bâton de soutien qu'une arme de combat.

Au bruit que fit ce dernier en passant, le voyageur leva

la tête; mais il la baissa aussitôt: précaution inutile, si son intention avait été de n'être point reconnu.

— Eh, c'est Didier, ou le diable m'étrangle!

Celui qu'on appelait Didier, jugeant que l'incognito lui devenait impossible, répondit en dissimulant mal la contrariété qu'il éprouvait:

— Si je m'attendais à rencontrer quelqu'un sur cette route, ce n'était certes point M. Anatole Marasquin.

— Monsieur!... Ah! je vois ce que c'est: parce que je t'ai brûlé la politesse au sortir de Poissy, tu m'en veux et tu boudes.... Eh bien, tu as raison... oui, j'avoue mon tort... mais écoute les circonstances atténuantes, sacrebleu!... Il y avait un bon coup à faire; on m'y associait; le secret était de rigueur: le lieu de l'opération ne s'accordait point avec notre itinéraire; tu comprends dès lors... au reste, tu n'as rien à regretter; l'affaire a été ratée. Allons, monsieur de la rancune, secouons-nous un peu la main, embrassons-nous et que ça soit fini.

Marasquin joignit si promptement l'action à la parole qu'il fut impossible à Didier de se soustraire aux chauds témoignages de son ancien camarade de Poissy.

— Voilà donc la paix scellée, reprit Marasquin; à présent causons comme une paire d'amis... Mais ne penses-tu pas qu'on ne se communique jamais mieux ses idées qu'en marchant? si nous nous mettions en route?

— Non; je reste ici.

— Que ta volonté soit faite.

Marasquin s'assit sur le tronc d'arbre, à côté de Didier.

— Ouvre tes oreilles toutes grandes, reprit-il; j'ai à te faire une magnifique proposition. Il s'agit d'un magot de cinquante mille francs à cueillir. La besogne sera facile à deux et la vieille en sortira sans le moindre bobo... car la propriétaire du magot est une vieille qui demeure dans les environs, une vieille avare qui n'a que le souffle... et pas intéressante du tout... tu la maintiendras pendant que j'opérerai... Affaire sûre, mon cher; voilà huit jours que je la mûris; petite maison de campagne isolée; pas même une servante; moyens d'introduction étudiés à fond. N'ayant personne sous la main, j'étais parfaitement décidé à tenter le coup tout seul; cependant l'idée que la vieille pourrait se mettre en état de rébellion me contrariait un peu... non pas que la vue du sang me répugne outre mesure; mais pourquoi en répandre si l'on peut faire autrement? Cinquante mille francs! ça t'éblouit, n'est-ce pas?... La vieille les a reçus tout dernièrement chez son notaire... c'est un clerc bavard qui l'a dit, moi présent... cinquante mille francs... et en billets de banque... on peut filer légèrement et sans crainte avec ça: c'est portatif et négociable partout.

Et secouant de nouveau la main de Didier:

— Pardieu, je suis charmé que le hasard ait amené notre rencontre; du même coup, je simplifie mon entreprise, j'en assure le succès, et j'ouvre à mon meilleur ami un avenir doré. Cinquante mille francs, ce n'est pas, pour nous deux, de quoi vivre en grands seigneurs; j'en conviens; mais, comme mise au jeu, c'est très beau. Hambourg et Monaco nous ont assez souvent dévalisés pour que nous nous y donnions la satisfaction d'une éclatante revanche... Or, ça, qu'as-tu donc? pas un mot de réponse! pas un remerciement! la chose en vaut pourtant la peine, ce me semble.

La proposition de Marasquin n'avait point produit l'effet attendu, loin de là: mais Didier jugea prudent de ne point heurter de front son ancien compagnon de débauche et de prison.

— Je ne puis te suivre, répondit-il; de graves intérêts m'on appelé dans ce pays, et je ne puis m'en éloigner sans courir de gros risques.

— Des risques d'argent?

— Précisément, fit Didier comprenant que son excuse seyait de peu de poids, s'il en invoquait la véritable raison.

Et d'une importance à te faire négliger un encaissement positif de vingt-cinq mille francs... sans compter les bénéfices subséquents.

— Il s'agirait de cent mille que cela ne changerait rien à ma résolution.

(A suivre.)

Boutades sur la défalcation.

On parle d'un duel acharné qui doit avoir lieu demain entre l'avocat *Défalquer* et M. *Ditenon*, ancien député. Comme ils ne sont forts ni l'un ni l'autre en escrime, on craint qu'ils ne se tuent tous deux en s'enfermant.

Dans l'étude d'un avocat, j'ai vu un tableau représentant deux plaideurs, qui, à l'issue d'un procès, s'en vont, l'un en chemise et l'autre tout nu. A l'issue de celui qu'on jugera demain, on se demande de quel drap s'habilleront les parties.

Ne trouvez-vous pas que cela ressemble un peu à un vieux vaudeville où ce refrain final sera chanté par les contribuables:

Vous me trompez, je le sais bien;

De vos discours je ne crois rien.

C'est égal, c'est égal,

C'est bien plus original,

Trompez-moi, trompons-nous,

Les plaisirs en sont plus doux!

Qui trompe-t-on ici? Personne, et tout le monde sans le vouloir. C'est le jeu du Colin-Maillard; chacun porte le bandeau à son tour. C'est une lanterne magique aux ombres chinoises et où personne n'est au clair; une chambre obscure, avec tableaux vaporeux, nuageux, et lointains vagues... très vagues.

Un homme qu'on ne défalque pas, disait un chaud partisan de la réforme de l'impôt, ce n'est rien du tout, car ou bien il n'a ni terrain ni maison, ou bien il n'a pas de dettes; or, un homme qui n'a pas de dettes n'a pas de crédit.

Une bonne femme de la rue du Pré disait, en parcourant la *Feuille d'Avis* et en voyant les nombreux mariages annoncés depuis quelques semaines: *Ora mé seimblîé que noutré ministré n'ont pereîn fôta de prédzi que faut s'âma les z'ons le z'autré.*

Un jeune homme d'Ecublens partait pour le Chili avec une caravane d'émigrants.

— N'as-tu pas peur, lui dit un voisin, d'aller habiter un pays rempli de bêtes sauvages?...

— Bah! répondit-il, on dit bien qu'y en a mais i sont rien méchantes.

M. C., pressé de se rendre à la gare pour y prendre le train de Berné, se décide à monter dans l'omnibus qui part de l'hôtel du Grand-Pont. Mais bientôt, voyant qu'il y a encore plusieurs malles à charger, il s'impatiente et descend du véhicule en disant: « Je monterai quand vous me rattraperez; je cours devant, ce sera toujours ça de gagné. »

Théâtre. — Nous attirons l'attention sur la belle représentation annoncée pour demain: *La Jeunesse des Mousquetaires*, drame en 8 actes et 10 tableaux. — On commencera à 7 heures précises.

L. MONNET.